



**YVES MARCHAND ET ROMAIN MEFFRE
UNITED ARTISTS THEATER,
DETROIT, MICHIGAN, 2005**

Ce théâtre de Detroit, ouvert en 1928, fut le 17^e de la United Artists, chaîne fondée par Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks, Mary Pickford et D. W. Griffith. Son auditorium de 2000 places fut l'un des rares à être désignés dans un style flamboyant dit « spanish gothic ».

LES PALAIS PERDUS DE L'AMERIQUE

Hollywood fut une œuvre, le rêve américain. La 20th Century Fox, la Metro-Goldwyn-Mayer, la Columbia sont nées grâce aux efforts d'immigrés, souvent d'origine juive, arrivés aux Etats-Unis avec l'espoir pour seul bagage. C'était l'époque où les plus grandes stars avaient été boxeurs, chasseurs de bêtes sauvages et/ou têtes brûlées. Mais cet âge fastueux eut une fin. Ses lieux de culte sont aujourd'hui des vestiges.



**LOEW'S KINGS THEATER,
BROOKLYN, NEW YORK, 2007**

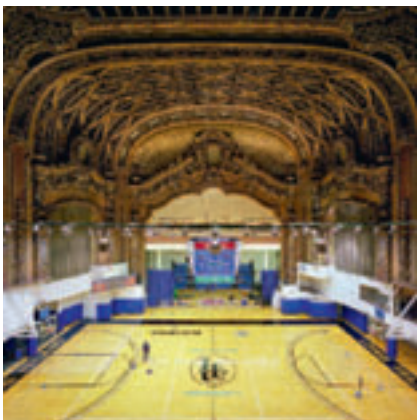
Fermé depuis trente ans, le Loew's Kings était l'un des cinq « wonder theaters » construits à New York par la chaîne fondée par Marcus Loew qui exploitait les films produits par les studios de la MGM. Il est aujourd'hui le seul à ne pas avoir été réaffecté.

**CALIFORNIA THEATER,
HUNTINGTON PARK, CALIFORNIE, 2008**

Bâti sur un modèle classique, le California Theater (1 500 places) s'est vu ajouter des ornements typiques du style Skouras dans les années 40. Ultime changement de décor: les tuyaux de ventilation des magasins récemment installés dans la salle.

**PARAMOUNT THEATER,
BROOKLYN, NEW YORK, 2008**

Inauguré en 1928, le Paramount Theater, construit dans un style dit « french Renaissance », fut la première salle spécialement conçue pour le cinéma sonore. Propriétaire depuis 1962, l'université de Long Island a transformé son amphithéâtre rococo en gymnase.





**YVES MARCHAND ET ROMAIN MEFFRE
SALLE SUPÉRIEURE, PROCTOR'S THEATER,
NEWARK, NEW JERSEY, 2006**

Le Proctor's est l'un des trois « movie palaces » de Newark à l'abandon. Dans les rues du centre, seuls les rez-de-chaussée des immeubles sont occupés par des magasins. Les salles du Proctor's sommeillent derrière une boutique de vêtements hip-hop qui a investi son ancien lobby.

Les Américains n'allaient pas voir un film. Ils allaient au cinéma

par Jean-Kenta Gauthier

« **O**n a notre usine, qui s'appelle un plateau. On fait un produit, on le colore, on le titre et on l'achemine dans des boîtes de ferraille », résumait Cary Grant. Faire l'histoire des « movie palaces », c'est raconter le quotidien de l'Américain ordinaire et les rêves du star-system, narrer l'avènement des majors et la grandeur des exploitants, dépendre la ville américaine, remémorer les fondements d'un empire américain. Sur fond de crise économique.

Tout débute avec l'essor du cinéma parlant. A la veille de la Grande Dépression, en 1928, seules quelques-unes des 20 500 salles américaines diffusent des films parlant. Mais c'en est fini de l'orchestre ou du piano qui doublent l'image : la parole s'impose aux acteurs. S'ensuit une modification radicale des salles de cinéma, à grands coups de dollars. En 1935, trois salles sur quatre sont équipées pour le cinéma parlant – ou « all talkie » –, les autres étant contraintes à la fermeture, faute de moyens financiers.

Avec la naissance du parlant, les salles américaines abritent désormais un spectacle total. On va au cinéma pour voir le grand film, mais aussi les cartoons, les attractions vivantes, les informations. Le décorum doit beaucoup à l'ingéniosité de Barney Balaban, pionnier de l'industrie cinématographique et président de la Paramount durant trois décennies, dont l'imagination contribua grandement à forger « l'expérience cinématographique ». On emprunte au théâtre classique le stuc et les dorures, les balcons des salles à l'italienne, on veut offrir au cinéma ses lettres de noblesse qui attireront des publics nouveaux, plus nombreux et parfois plus populaires.

Mais, en 1932, 28 % de la population américaine était dépourvue de toute source de revenus, on multiplie les services : les salles sont climatisées, la confiserie permet au peuple américain de se gorger du popcorn abordable, le public est accueilli par des garçons en livrée, et certains soirs il peut

gagner des automobiles. Les salles sont vastes, les halls d'entrée fastueux et accueillants. On ne va pas seulement voir un film, on va « au cinéma ».

« Nous vendons des billets d'entrée dans des salles, pas des films », aurait dit Marcus Loew, de la Loew's/MGM. Les années 1930-1940 ont vu l'essor des « Big Five » ou « majors » : la Paramount, la Loew's/MGM, la Warner, la Fox et RKO – cinq noms mythiques. Un oligopole qui permet un parfait partage du territoire américain – la Paramount pour les Etats du Sud, la Nouvelle-Angleterre, le Midwest et le Canada ; la Fox pour l'Ouest américain ; RKO et la Loew's s'implantent surtout à New York, dans le New Jersey et l'Ohio, tandis que la Warner se concentre sur la Pennsylvanie. Chaque major produit ses propres films qu'elle distribue avant tout dans ses propres circuits de distribution, à commencer par les salles de « first run » pour les grandes premières, les films au succès moindre se voyant relégués aux salles de « second run ».

Mais cette grande histoire a une fin. Au début des années 1950, l'Amérique change de mode de vie. La voiture et le baby-boom font migrer les populations en banlieue, là où il est plus agréable d'élever ses enfants le dimanche autour du barbecue ou en jouant au softball. Les « movie palaces », à l'origine érigés au cœur des villes, sont désormais perdus dans des quartiers d'affaires ou des centres ghettoïsés. La suite de l'histoire du cinéma est alors toute logique : grâce à la voiture, la jeunesse américaine échappe au contrôle des parents, et retourne au cinéma – le drive-in est né. ●

Retrouvez les photos d'Yves Marchand et Romain Meffre au Salon du Panthéon, 13, rue Victor-Cousin, Paris 5^e, jusqu'au 30 avril.
A lire : « The Ruins of Detroit », par Yves Marchand et Romain Meffre, éd. Steidl, 89 €, sortie au printemps 2010.

« L'Economie du cinéma américain », de Joël Augros et Kira Kitsopaniidou, éd. Armand Colin Cinéma, 19 €.

IL ÉTAIT UNE FOIS HOLLYWOOD

Ce n'est pas par de riches banquiers désireux de faire fructifier leurs avoirs que Hollywood a été créé, mais soit par des émigrants venus de Russie, de Pologne, de Hongrie ou de Grèce, soit par des natifs de l'East Side, le quartier pauvre de New York. Ils étaient ferrailleurs, forgerons, cordonniers ou tailleurs... La plupart étaient d'origine juive et espéraient faire fortune en Amérique. Ils vont dès lors se lancer dans la production et l'exploitation cinématographiques, engageant comme scénaristes – avec des fortunes diverses – William Faulkner, F. Scott Fitzgerald, Maurice Maeterlinck, Joseph Conrad, Dashiell Hammett ou William Saroyan.

Ces hommes – Louis B. Mayer, Irving Thalberg, Darryl F. Zanuck, Carl Laemmle, Adolph Zukor et les autres – vont créer une industrie prospère tout en témoignant la plupart du temps d'une ambition et d'une véritable soif de culture.

A l'image des producteurs, les metteurs en scène étaient eux aussi des aventuriers. Raoul Walsh et Delmer Daves avaient vécu chez les Indiens, le même Walsh avait suivi l'odyssée révolutionnaire de Pancho Villa, John Huston avait été boxeur et officier dans la cavalerie mexicaine, et combien de ces cinéastes hollywoodiens étaient des chasseurs de bêtes sauvages, des pilotes d'avion et de bolides, comme Clarence Brown ou Victor Fleming ! Les grands studios étaient de véritables villes avec – pour les tournages – des rues italiennes, françaises ou chinoises et de quoi assurer la fabrication des costumes et des décors, sans oublier des documentations considérables.

Les contrats d'acteurs et de réalisateurs n'existaient plus depuis que l'industrie cinématographique avait dû faire face, en même temps qu'à la concurrence de la télévision naissante, à l'application de la loi Sherman antitrust qui démantela le vieux trust production-distribution-exploitation, le fondement même de la profession. Privés de leurs salles, les grands studios ne pouvaient dès lors plus prendre le risque de produire les films plus difficiles qu'ils étaient autrefois assurés de pouvoir distribuer et exploiter chez eux.

La volonté stupide de singer le cinéma européen contribua à donner un coup de poignard supplémentaire à Hollywood. Dès lors, pourquoi garder le Radio City Music Hall de New York avec ses 5 933 sièges, son style Art déco et son orgue aux 4 410 tuyaux ? Comme les vingt autres plus grandes salles de New York, le Radio City finit par renoncer au cinéma pour privilégier des combats de boxe et des matchs de base-ball. Les autres salles avaient disparu, notamment le Loew's Capitol Theatre dont le dernier film projeté fut symboliquement en 1968 « 2001 l'Odysée de l'espace », de Stanley Kubrick.

Le Grauman's Chinese Theatre de Los Angeles demeure l'un des derniers survivants de ces salles superbes. « Aller à Los Angeles sans voir le Grauman's Chinese Theatre était comme aller en Chine sans voir la Grande Muraille. »

Les touristes d'aujourd'hui ont peu à peu remplacé les spectateurs d'hier. ●

Patrick Brion, historien du cinéma



**YVES MARCHAND
ET ROMAIN MEFFRE
PROJECTEURS, RKO KEITH'S
RICHMOND HILL THEATER,
QUEENS, NEW YORK, 2006**

Après sa fermeture en 1968, le RKO Keith's a été racheté et transformé en salle de bingo et en marché aux puces, sans que le décor, le balcon et la salle de projection soient modifiés. Ces projecteurs sont de marque Peerless, société d'équipements audiovisuels fondée pendant la Seconde Guerre mondiale qui dota un grand nombre de salles dans le monde.